

Bulletin de liaison mai 2023

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial de Marc Bélit

Commençons ce mois de mai par une plongée dans le temps et sous Pau la citadine, évoquons Pau la cité rurale, filons vers les Pyrénées au moins jusqu'à Laruns et les eaux chaudes, traversons les Pyrénées à l'invitation de Thierry Moulonguet, puisons dans ces dépôts de livres qui inspirent Jean Casanave et puis, passant du paysage au monument et au patrimoine, prenons plaisir à écouter la conversation que nous fit René Colonel ancien architecte des bâtiments de France, intéressons-nous à Paul Andreu le bordelais, l'un de nos grands architectes, c'est dans la logique des choses.

Disons un mot et glissons une image sur une Assemblée générale très constructive et paisible et puis tournons nos regards vers la prospective du nouveau siècle et ses enjeux économiques avec J-M Treille, et géostratégiques avec Thomas Gomart.

Ce faisant, nous aurons fait le tour d'une séquence mensuelle bien remplie qui est à la mesure de nos espoirs et de nos ambitions.

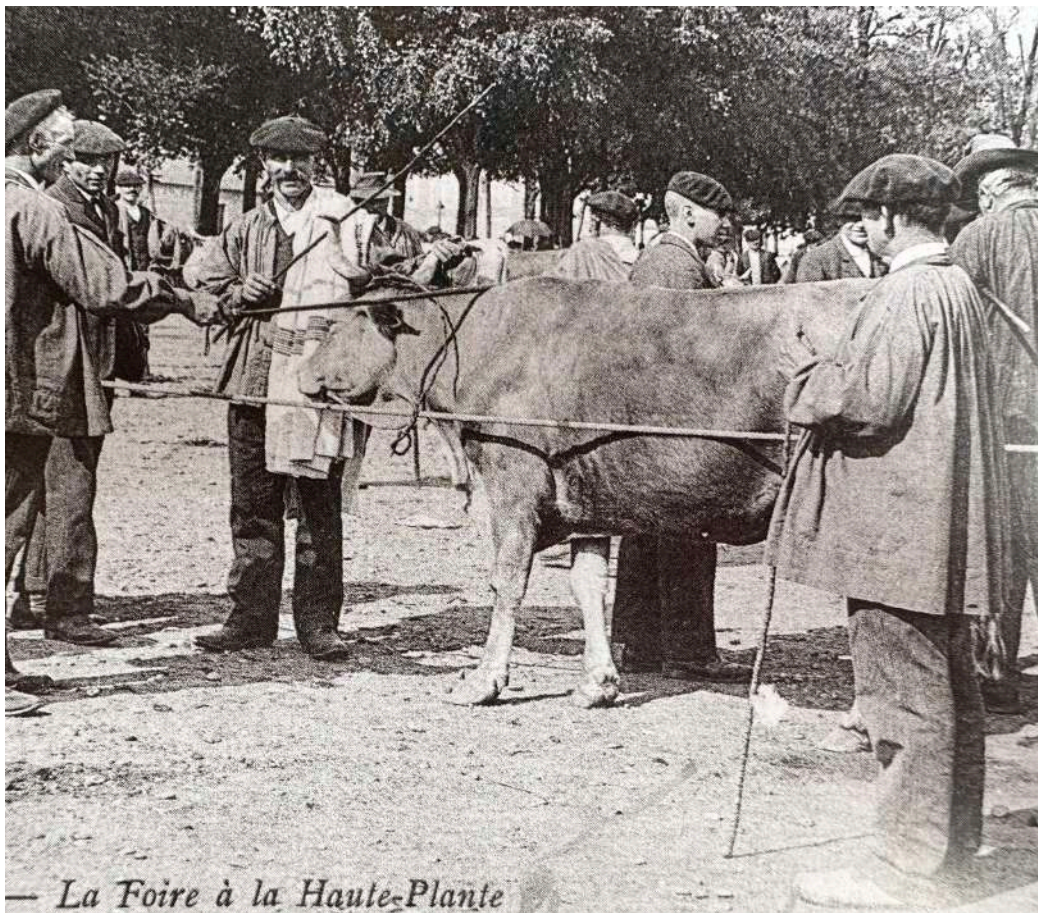
Marc Bélit

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial du Président
- 2 L'empreinte rurale : noblesse terrienne, *Marc Bélit*
- 5 Trop calme Eaux Chaudes, *Marc Ollivier*
- 8 Vérité en deçà ou au-delà des Pyrénées, *Thierry Moulonguet*
- 9 La boîte à livres, *Jean Casanave*
- 10 Marrakech, *Marie-Luce Cazamayou*
- 12 Paul Andreu, architecte planétaire, homme de culture, humaniste *Jean Chiama*
- 15 Retour sur la conversation académique avec René Colonel
- 18 Retour sur l'assemblée générale
- 19 **Conversation académique** : *Jean-Michel Treille*
Lundi 15 mai à 15h
- 20 **Conférence** : *Thomas Gomart*
Mercredi 17 mai, 15h
- 21 La revue n°6, *Jean Marziou*

L'empreinte rurale : noblesse terrienne

Marc Bélit



Est-ce d'abord parce que Pau fut à l'origine, tout simplement un village parmi d'autres peu à peu agglomérés, je ne sais, mais il lui fallut du temps pour devenir une ville. Elle fut d'abord un village sous la protection d'une forteresse construite par les Vicomtes de Béarn à l'aplomb d'un gué sur le gave, posée sur un promontoire en éperon. Ce sera du reste là, l'objet de grands litiges avec les éleveurs de la montagne qui pratiquaient la transhumance pour leurs bêtes à la recherche de pacages quand il fallait descendre et chercher nourriture et litière un peu plus loin du côté des terres hospitalières en eau et en végétation du Pont Long.

Voilà l'histoire du Moyen-âge bien avant Phébus et la cité royale : une histoire de paysans. Cette empreinte, la première, n'a pas disparu et si on célèbre aujourd'hui la ville-jardin en attribuant aux Anglais le goût de la nature c'est parce qu'on oublie que la nature était déjà là lorsque ceux-ci ont choisi d'y séjourner et d'y faire courir leurs chiens et leurs chevaux, ici de préférence à ailleurs parce qu'il y a de grandes étendues d'herbes et de genêts, de l'eau pour faire boire les bêtes, des taillis et des fossés à franchir. Les cavaliers certes, ceux de Phébus comme ceux de Ridgway plus tard, mais les foires et marchés qui se tenaient sur la haute Plante étaient encore là, il n'y a pas si longtemps. Aujourd'hui, celle-ci est devenue un parking et une promenade, mais qu'on aille faire un tour à la foire agricole de printemps et on constatera de visu qu'il y a encore aujourd'hui comme hier, un monde rural qui vit à deux pas de la ville.

On a tout à fait oublié à l'heure de la voiture qu'il y a à peine un siècle, la ville était la continuité de la campagne en ce sens que les charrettes la traversaient, les animaux aussi, que l'approvisionnement des marchés se faisait essentiellement en provenance de la campagne et que celle-ci du reste entourait la ville. On trouvait encore des fermes entre le boulevard Tourasse et le boulevard de la Paix à la fin du siècle dernier. Tout cela est oublié, sauf par les vieux habitants de la ville qui se souviennent encore de la haute plante fréquentée par les paysans portant la blouse large, les sandales et le béret avec l'inoubliable "guillade" pour conduire les bêtes à la foire de la Saint Martin. Ils discutaient sans fin avec les maquignons à longue blouse noire plissée qui leur descendait jusqu'aux genoux extrayant de leurs larges poches les liasses de billets pour les agiter sous le nez du vendeur hésitant. Les femmes un peu plus loin qui accompagnaient leur homme, attentives sous leur fichu noir noué sous le menton et puis d'autres sans doute plus aisées ou craignant le soleil, déployant leur ombrelle, car il avait aussi fallu marcher vers Pau et se lever matin pour aller au marché ou à la foire. Un ancien Président du conseil général, aujourd'hui maire, inaugurant le nouveau bâtiment de verre rappela qu'enfant il venait avec son père, conduisant un attelage chargé de sacs de blé vers la minoterie Heïd, à l'endroit exact où se trouve aujourd'hui le bâtiment administratif du Conseil départemental.

À Pau, on trouvait le marché aux bestiaux : veaux, vaches, cochons, lornés par les citadins qui eux aussi savaient que cet animal dont on pouvait tirer boudin pâtés et saucisses, permettait de garder le jambon conservé au sel de Salies tout l'hiver. Et puis le marché au bois et au charbon, où les bûcherons et les charbonniers, acheminaient sur des charrettes ou des tombereaux chargés jusqu'à n'en plus pouvoir, pour le confort et le chauffage comme pour la menuiserie à l'occasion. Ces charrois étaient tirés par des bœufs recouverts de ces toiles rayées tissées à Oloron ou à Pontacq dont plus tard, bien plus tard, le goût citadin et même rural choisirait d'en faire des nappes. Quant au bois, les forêts étaient alors abondantes et propriété de particuliers pour l'essentiel. Elles étaient source de revenus avec le bois, mais aussi les châtaignes à l'automne avec les cèpes et les palombes.

Toutes ces marchandises indispensables qui venaient se proposer à la vente en ville faisaient l'objet de la perception d'une taxe municipale en certains endroits qu'on appelait : des "octrois". Grande source de revenus municipaux qui y puisaient une part de leurs moyens. Les villes faisaient payer le droit qu'elle "octroyaient" de faire commerce entre leurs murs. Le principe n'a guère changé, sauf le nom. Pour vendre des légumes et des fruits sur les trottoirs de la préfecture, il fallait aux paysannes portant leurs lourdes charges s'acquitter de cette obligation non sans plaintes et récriminations. Mais le chaland était là et pas ailleurs. Quant au citadin qui se rendrait plus tard aux belles Halles qu'on construirait dans la ville il sait encore, comme personne, que la meilleure garbure se prépare avec les meilleurs produits de la ferme et du jardin. On trouve encore dans les halles modernes de ces gens de la terre auxquels on a "octroyé" un espace approprié (le carré des producteurs) qui perpétuent cet échange nanti aujourd'hui d'un mot de passe qui dit tout sans dire l'essentiel : le bio ; nouvelle mode de ces nouveaux consommateurs éclairés issus de la "gentrification" des villes. Tout cela pour dire et rappeler qu'un monde rural bien authentique vivait à proximité et en osmose avec la ville.

Du reste, quantité de Palois n'ont pas eu à faire un long détour pour venir vivre et travailler en ville dès lors qu'ils étaient de trop à la ferme ou que l'attrance vers une autre vie les aient conduits à faire le pas et à devenir, artisans, employés, commerçants s'ils en avaient le goût

et l'envie, employés de service dans une cité en plein développement touristique, mais qui conservaient dans un coin de leur tête ce sentiment d'appartenance qui rassure en confirmant à chacun, qu'il vient de quelque part. Et ici en Béarn, venir de quelque part, cela veut dire de la vallée d'Aspe ou du Barretous, de Monein ou de Laruns, de Pontacq ou de Montaner et même de Bordères. Je dis cela sans ironie, sachant l'attachement du Maire de la ville pour ses racines qu'on ne revendique plus en ces termes (le politiquement correct à fait un sort à ce mot) mais quel autre mot peut vouloir dire la même chose avec le même sens ? À force d'euphémiser les choses, on les fait disparaître. Comme si le fait d'être de quelque part offensait ceux qui sont d'ailleurs. On sait bien, ou on l'apprend tous les jours du reste, que chacun a la même revendication d'être et c'est sans doute pour cela qu'on évite le sujet.

Il y a autre chose encore, et cela reste un trait du Béarn, c'est que la vraie noblesse vient de la terre. On l'a vu avec la nomination des premiers Parlementaires du Parlement de Navarre dont la référence et le classement était directement référé au fait qu'ils soient de noblesse immémoriale ou à tout le moins ancienne ou encore héréditaire mais qui devaient tous attester une provenance terrienne même si elle venait de l'exercice de charges parlementaires anciennes car dit Christian Desplat : *"l'achat d'un office anoblissant était toujours précédé de celui d'une terre noble qui donnait droit d'entrée dans le corps de la noblesse aux États"*.

Du reste, ces "messieurs du Parlement" se caractérisaient tous par la possession d'un "hôtel" urbain et par une ou plusieurs "campagnes". C'est assez dire ce qui fonde cette continuité et appartenance de la ville et de la campagne qui est la première empreinte profonde de cette ville et de ses habitants.

Cherchez le vrai Béarnais. Parmi les plus policés, les plus acculturés à la ville - et on évoquera à ce sujet la rage de Pierre Bourdieu à devoir s'avouer à lui-même, la perte de son accent par contact et mimétisme parisien - une situation qui n'est pas sans évoquer Annie Ernaux non pour l'accent mais pour la « trahison » de classe, à croire qu'au bout du compte c'est ce qui rend les intéressés proprement furieux, contre eux-mêmes d'abord et contre ceux auxquels ils ont voulu ressembler ensuite - cherchez donc chez les Béarnais éloignés, où bat le cœur de leur identité profonde - et quel que soit leur niveau social -, vous tomberez inmanquablement sur cette terre aimée avec pour horizon la montagne Pyrénée et de l'autre les côteaux, les prairies, les vallons, les paysages. Vous me direz que c'est le cas de tous les français qui ont encore un peu de terre sous les souliers cirés, mais tout de même, il reste ce fond d'accent et pour peu qu'on insiste là-dessus, cette fierté d'être de là, hoberaux comme paysans, car là est l'empreinte profonde, la vraie noblesse de terre avant que d'être de particule ou parfois les deux.

Trop calmes Eaux-Chaudes

Marc Ollivier



Sur la route du col du Pourtalet, après Laruns, le décor change ; quittant la grande plaine d'origine glaciaire, la route s'engage dans la gorge du Hourat qu'a creusé le gave d'Ossau. Mettant à profit cette percée naturelle, les ingénieurs y firent passer une route militaire conduisant à la frontière espagnole, perçant un verrou rocheux d'un court tunnel aux abords duquel l'eau qui tombe sur les véhicules et les filets de protection contre d'éventuelles chutes de pierres viennent rappeler que le milieu montagnard peut se révéler moins hospitalière que la montagne débonnaire des cartes postales qui se vendent à Laruns.

Au détour d'un virage, au cœur de ces lieux sauvages surgit un îlot de civilisation. Les constructions occupent la totalité de la vallée, entre les pentes du Gourzy, qui la surplombe de plus de huit cents mètres, et le gave qui, de l'autre côté, court à une belle profondeur. Ce qui frappe au premier abord, ce sont la qualité et l'homogénéité du bâti, assez insolites dans un tel endroit.

Les maisons qui longent l'axe de la route nationale 134 sont pour la plupart fermées. Sur les murs de la Maison Loustalau, les mots « restaurant », « épicerie », « mercerie », encore lisibles, évoquent une prospérité révolue. Comme le fait l'hôtel à l'entrée du village, remarquable par des lignes simples, relevées par un porche à colonnes – il est, lui aussi fermé. L'ancien hôtel Baudot déploie sa belle façade couverte de vigne vierge, dans la partie du village en

contrebas de la route nationale ; mais d'hôtel il n'a conservé que le nom, ne proposant plus que des chambres d'hôtes. Les curistes ne se pressent plus aux alentours de la source Baudot décorée de carreaux blancs aux motifs bleus un peu naïfs, et à laquelle on descend, de la promenade bordée de tilleuls, par un petit escalier. Les Eaux-Chaudes ne comptent hors saison qu'une vingtaine d'habitants ; dont – grâce leur soit rendue ! - ceux qui tiennent le dernier commerce, l'auberge *La Caverne*, halte appréciée, l'hiver, des randonneurs que leur passion pousse vers le toujours bien enneigé et justement nommé cirque d'Anéou.

Il fut pourtant un temps où les Eaux-Chaudes vivaient. Au XVI^e siècle la renommée des « Aigues-Chaudes » - ainsi appelées en ce temps - commence à dépasser le cadre local en raison de la réputation curative de leurs eaux « *sulfurées, sodiques et calciques, magnésiennes et silicatées* ». En atteste dans ses écrits le sieur de Montaigne qui, devenu un fervent adepte des cures thermales pour soigner sa gravelle, a l'occasion d'y séjourner. De cette époque date probablement la maison dont le toit émerge au niveau de la route nationale et qui attire l'œil en raison de ses lucarnes et d'une croupe très accentuée.

Mais c'est à partir de 1840 que la station prend réellement son essor ; de ce siècle faste pour le thermalisme témoigne le style de ses édifices majeurs. La mode est alors, on le sait, d'aller « prendre les eaux ». Ce sont les Anglais qui font le succès de la station¹. Au début du printemps, Pau se vide de ses hôtes ; ils retournent dans leur pays pour l'été, mais certains vont, avant de rentrer, faire un séjour dans une station thermale. Et ils préfèrent les Eaux-Chaudes aux Eaux-Bonnes à l'atmosphère jugée trop urbaine. Bien sûr quelques esprits chagrins ne manquent pas de relever, comme une certaine Mrs Boddington, que seules « *quelques maisons de triste apparence, placées dans l'ombre, constituent le village* ». D'autres hôtes expriment un jugement plus positif, et, si l'on en juge par la fréquentation des lieux, plus représentatif de l'opinion majoritaire. A leur yeux, l'impression qui l'emporte, c'est « *cette image de la solitude et du calme, placée dans le décor le plus grandiose* »². C'est souligner là les raisons de l'attrait qu'exerce la station sur les touristes anglais du XIX^e siècle. Ce goût prononcé pour ce que la nature peut avoir de plus authentique explique encore le succès que connut, à la même époque, en Corse, le hameau de Vizzavona. Aujourd'hui subsiste là-bas, surprenant vestige de cet engouement, un grand hôtel en ruine qui, si l'on en juge par ses dimensions, connut une affluence difficilement concevable, édifié comme il l'était au milieu de nulle part. Manifestement les Anglais eurent le coup de foudre pour la vaste forêt de pins *laricio* et hêtres qui s'étend aux alentours, pour ces torrents où l'eau a creusé des vasques qui sont autant de baignoires naturelles. Les caractéristiques de ce vallon perdu, dominé par des montagnes dépassant les deux mille mètres d'altitude, ne sont pas sans analogie avec les éléments qui firent le succès des Eaux-Chaudes auprès de cette même clientèle britannique qui, en privilégiant ce séjour, montrait ici aussi qu'elle n'était pas rebutée, bien au contraire, par les lieux écartés et sauvages.

Ces lieux, nous n'en voyons plus les atouts ; les grincheux les voient exagérément encaissés, ou, comme l'acariâtre curiste citée plus haut, « *placés à l'ombre* ». Les Anglais de l'époque pionnière, au contraire, surent apprécier le calme, l'air transparent, le flot de lumière qui se

1 Voir de Joseph Duloum « *Les Anglais dans les Pyrénées et les débuts du tourisme pyrénéen (1739-1896)* » - édition Les Amis du Musée Pyrénéen.

2 Citations extraites de l'ouvrage de Joseph Duloum.

déverse du pan de ciel bleu découpé par les crêtes surplombant la petite station ; bref tout ce qui constitue effectivement « *un décor grandiose* ».

Proust nous dit qu'« *il faut laisser les jolies femmes aux hommes sans imagination* » ; sans doute la remarque vaut-elle aussi pour villes et villages. Un temps, le slogan touristique, imaginé pour promouvoir la chaîne, fut : « *Pyrénées, la frontière sauvage* ». Imaginons que quelque groupe touristique, prenant au mot ce slogan, se porte acquéreur de l'ensemble des infrastructures thermales et hôtelières de la station pour en faire un « Club », non pas « Med » mais « Py », dont la recette serait analogue : proposer à tous, aux petits comme aux grands, une infinité d'activités, des plus relaxantes aux plus exigeantes, de la remise en forme au rafting, de la découverte botanique à l'escalade, de la cuisine diététique à l'ascension des sommets alentours... Mais sans doute sommes-nous là en train de quitter le registre de l'imagination pour celui du rêve.

Vérité en deçà ou au delà des Pyrénées ?

Thierry Moulouquet

Retour de quatre jours à Madrid au moment de Pâques, quelques observations s'imposent :

- Un grand nombre de personnes de service qui facilitent la vie quotidienne et pour la quasi-totalité d'origine espagnole. Il n'y a pas de sot métier et le coût du salaire chargé ne dissuade pas d'employer.
- Pas de SDF et un seul mendiant vu en quatre jours
- Pratiquement pas de personne d'origine arabe et pas l'ombre d'un voile.
- Très peu de sécurité devant les bâtiments publics et en particulier devant les ministères
- Un recueillement collectif derrière les processions de Pâques suivies par des milliers de personnes, dont un grand nombre de jeunes

On connaît les tensions qui ont affecté l'Espagne, liées en particulier aux déchirements sur les autonomies régionales, débat non clos à ce jour mais cadré par le fonctionnement de la démocratie espagnole et la gestion de Pedro Sánchez, mais l'impression aujourd'hui est celle d'un pays plus apaisé. Sur le plan économique, l'Espagne est le pays européen qui a le mieux tourné la page du COVID, le chômage décroît régulièrement, le salaire minimum a été fortement rehaussé, la part des énergies renouvelables croît fortement dans le bilan énergétique. On ressent aussi le lien national qui relie les espagnols parallèlement à leur adhérence régionale ; les deux mouvements se complétant. L'ampleur du suivi des processions de Pâques dans toute l'Espagne illustre également la prégnance de ce fond commun de spiritualité dans lequel chacune et chacun peuvent se reconnaître.

Alors quelles conclusions peut-on en tirer pour la France, alors même que l'image donnée par les deux pays à ce moment de l'Histoire est si différente : un pays divisé, une communauté nationale qui se dilue au fil du temps, une sensation d'insécurité, des déficits et un endettement qui ne font que croître ?

- retrouver la culture du débat démocratique si battue en brèche à l'Assemblée Nationale lors de la discussion bâclée sur les retraites
- aller rapidement vers une véritable décentralisation pour permettre aux régions d'exprimer complètement leur savoir-faire, leur capacité entrepreneuriale, leur créativité
- remettre à plat notre système de protection sociale qui coûte de plus en plus cher pour un retour qui ne cesse de décroître, ce qui passe notamment par une plus forte sélectivité, l'amélioration drastique de la gestion de l'ensemble sécurité sociale-hôpital, l'adaptation du système de retraite qui avait été conçu en son temps pour supporter une génération, celle des grands parents, et qui doit maintenant avec moins d'actifs supporter aussi la génération des grands parents, poursuivre la revalorisation du travail et favoriser l'accès à l'emploi y compris par une plus grande sélectivité des parcours de formation
- Simplifier tout le décorum de la vie publique pour réduire le fossé entre le pouvoir et les citoyens. Inspirons nous de l'exemple espagnol ou de celui des pays scandinaves.

Oui, il est temps pour nous de regarder au delà des Pyrénées !

La boîte à livres

Jean Casanave

Les impatients du volant ralentissent ; ceux qui maudissaient les courbes de ce village tortueux leur trouvent un certain charme ; même les motards qui lâchaient leurs chevaux à cet endroit prennent le temps d'un coup d'œil. Une splendide fresque pastorale orne désormais les murs de la vieille forge qui fonctionnait encore au début du siècle précédent. Nos fières montagnes surplombent un paysage verdoyant, abritent la cabane du berger, ses brebis et son chien. Si ce personnage pouvait parler, il vous relaterait la vie de Grat et d'Etienne qui revenaient chaque automne de leurs hauts pâturages et celle de François, le dernier maître de la forge.

Grat, le silencieux, une besace sur l'épaule parquait tous les soirs son troupeau dans un enclos voisin pour la traite du soir. Et si vous prêtez bien l'oreille, vous pourrez encore entendre le concert de bêlements, de cloches et de bidons de lait tintinnabulant qui accompagnait ce rituel laitier. Aujourd'hui, les rosiers, de sa petite fille, elle-même bergère, profitent de la vieille fumure.

Il vous ferait certainement partager la bonne humeur d'Etienne en vous relatant les péripéties de la traversée d'Oloron par ses brebis qui, se mirant dans les devantures des magasins de la ville et croyant avoir à faire à un troupeau concurrent, se préparaient au combat en fonçant dans les vitrines. Des black-blocs avant l'heure !

Enfin, il ne manquerait pas de vous camper la silhouette chaloupée de François, qui après une tournée dominicale dans un village voisin qui comptait quelques vigneron, réveillait ses souvenirs vaporeux et entamait le récit de sa grande guerre ainsi : « Quand j'étais Maréchal, à Crève-Cœur sur Oise » ! Traduisez : « Quand j'étais maréchal ferrant... » L'ennemi n'avait qu'à bien se tenir !

Les trois compères seraient fort étonnés de savoir que l'artiste qui a créé cette œuvre venait des Landes voisines connues pour les bergers montés sur échasses et que cette nouvelle boîte à livres reflétait la diversité démographique désormais inscrite de nos campagnes. Outre l'ancienne propriétaire qui a cédé le bâtiment et la municipalité qui a conçu et suivi ce projet et qu'il faut remercier, il convient de mentionner que c'est un anglais, un allemand et une nouvelle résidente qui ont prêté leurs talents à sa réalisation. Jasses, terre d'accueil ! Et gageons que les brebis et les vaches du village auront droit à une indulgence plénière quand elles malmèneront notre impatience.

Marrakech

Marie-Luce Cazamayou



Et, partout, le lait de la tendresse humaine, selon l'expression de Shakespeare...

Tous ceux qui aiment la Méditerranée tremblent, et ont tremblé par ce qu'il s'est passé à la fin du siècle dernier, et au début de ce siècle : revendications guerrières d'un islam radical, attentats aveugles, naissance de groupes téléguidés ou pas, vers toutes sortes de cibles, continuent de se demander si les tentations guerrières sont finies, ou si elles couvent de l'autre côté de la mer, dans ces pays que nous avons si bien connus et tant aimés. En ce moment, la Méditerranée, hélas, reste encore le danger que préfèrent risquer des milliers d'Africains. A la connaissance de tels risques et de tels malheurs, il est bien futile de constater que le temps de la légèreté autour du thème de la "Méditerranée aux îles d'or ensoleillées" s'éloigne du mythe des vacances dorées.

Parmi toutes les craintes et les désolations, il y a pour moi le souci de la dégradation du sort des femmes, lié à une vogue de l'islam salafiste, autre mythe qui ne semble destiné qu'à lutter contre l'"Occident" et ses valeurs de liberté pour tous. Contre l'Occident, et contre les femmes qui ont tout à gagner dans l'expansion des valeurs occidentales.

Une semaine à Marrakech, et bien sûr on s'extasie sur tout ce qu'on y retrouve, les jardins, celui de Majorelle, la place Jemaa El Fna, le souk, la cuisine, les pâtisseries, les épices, et surtout la gentillesse des gens de ce pays.

Cependant, j'avoue que ma plus jolie émotion a été de rouler dans le taxi qui m'amenait à notre hôtel, près d'une moto conduite par un garçon, derrière lequel était, à califourchon, une jeune fille, cheveux au vent, en jean blanc bien serré et même légèrement déchiré au niveau du genou ! Bien sûr, il ne faut pas s'y tromper, le jeune homme était certainement le mari ou le frère, mais la jeune fille est une fille d'aujourd'hui comme nos filles et nos petites filles, comme ces belles lycéennes, dans le très beau film "Mustang", qui, elles, par contre,

avaient payé très cher une baignade avec leurs camarades de classe à la fin de l'année scolaire.

Une féministe s'est insurgée lorsqu'un politique (sans doute un de ceux que l'on nomme islamo-gauchiste) avait affirmé que le voile pouvait être un choix esthétique... Je ne partage pas cette manière de défendre le voile. J'ai croisé quelques formes noires ambulantes dont on ne voyait que les yeux, le mari barbu jusqu'à la taille, vêtu de sa longue tunique religieuse, et coiffé de son "bibì" au crochet, marchait devant, en tenant un enfant par la main.

Mais beaucoup de femmes portent l'autre voile, celui qui laisse le visage découvert, mais dont l'arrangement révèle que ce ne fut pas une mince affaire avant de sortir dans la rue. Les accords de couleur : longue robe safran et foulard violet dont la pointe tombe parfaitement au milieu du dos, tenue anthracite et foulard vert véronèse, foulard qui, pour mieux encadrer le visage, dont le maquillage des yeux a suivi les conseils "tutos" de Facebook, foulard retenu par de minuscules broches en "diamants" ou en perles. Des bandes de jeunes filles, les unes en foulard savamment arrangé, les autres "en cheveux" et en jeans, avançaient en riant aux éclats. Le choix des couleurs, leur rapprochement osé et inventif m'a renvoyé à un de nos grands artistes qui s'est tellement inspiré de cette ville : Yves Saint Laurent !

Nous avons parlé avec beaucoup de gens, marchands de babioles, de parfums, de tapis, femmes qui décoraient les mains au henné, jeunes filles dans les rues, mais celui qui m'a donné l'impression de résumer une nouvelle mentalité marocaine, venue tout de même du fond des âges, et de l'usage de la religion, nous a donné une leçon de vie, et même une leçon de vie conjugale : "Vous savez, un homme, s'il veut être heureux, il faut que sa femme soit heureuse, il faut qu'il écoute ce qu'elle veut, comment elle veut vivre, et même ce qu'elle veut pour l'Aïd (on fêtait la fin du ramadan le jour de mon arrivée), attention, il ne faut pas se tromper de cadeau ! Car on a compris la devise : si l'homme veut être heureux, il faut que sa femme soit heureuse, sinon, sa vie est fichue, il est très malheureux aussi ! Alors le secret c'est "Happy wife, happy life !"

Lors de mon passage dans le marché de Séville ou de Cordoue, j'avais dit mon admiration pour un chant qui s'échappait d'une échoppe, et mon émotion d'entendre ce chant en arabe. Le marchand, d'origine maghrébine m'avait presque chassée de sa boutique avec ces mots : "ce n'est pas de la musique, madame, c'est de la prière !"... Oh ! le salafisme qui interdit toute musique avait donc, même en Andalousie, ses adeptes.

Cette fois, de Marrakech, je ramène une chanson, que tout le monde, tous les jeunes avaient sur les lèvres, et dont j'ai voulu connaître le titre "Zina Babylone". Tapez ce titre sur Google et vous aurez un écho de ces beaux jours revenus avec la paix, je l'espère, et je prends comme une métaphore, une phrase que je prends dans le texte de la chanson : « Zina, win kounti hada chhal ... » (Ma Belle, où étais tu tout ce temps ?)

Paul Andreu, architecte planétaire, homme de culture, humaniste

Jean Chiamia



Paul Andreu présente son œuvre majeure : l'Opéra de Pékin

Ecrire à propos d'un homme dont l'activité d'architecte du monde entier ou presque, pouvait pour moi, apparaître comme une gageure.

Je me souviens que lorsque, interrogé par mon père, à l'âge de mon adolescence sur les préférences professionnelles qu'il me plairait de connaître plus tard, j'ai commencé par lui dire qu'une profession pour moi était impossible, celle d'architecte. Je n'ai en effet aucun sens de l'orientation, les notions d'espace géométrique me dépassent et le dessin pour moi serait impensable.

Je vais pourtant essayer de dégager les grands traits de la personnalité de cet homme, né à Bordeaux, comme moi, ayant, moi aussi, fait ses études secondaires à partir de la classe de 6^e au même lycée, le lycée Michel Montaigne à la même période, sans pour autant le rencontrer à l'époque.

Cette étude me séduisait. La philosophe Christine Cayol m'en a persuadé par cette phrase : « Paul Andreu était pour moi l'un des derniers grands hommes de culture que j'ai eu la chance de connaître. »

Même la vision éclairante de l'architecture par Paul Andreu séduit le bétotien que je suis en la matière : « *Il n'y a d'architecture que dans l'émotion et la pensée qui naissent de la confrontation du corps à l'espace construit.* » J'étais attiré par la prédominance de l'humain dans toutes ses œuvres, dans sa vie, La référence à François Cheng « *Toute œuvre d'art ...en son état le plus élevé, est résonance d'âme à âme avec les autres êtres et avec l'être* » je pense que Paul Andreu l'aurait partagée.

Sa modestie non feinte lui fait pourtant dire qu'il était durant sa scolarité, « *bon partout, mais excellent nulle part.* » Passionné de dessin dès le plus jeune âge, il ne voulait montrer nulle

trace à ses parents et copains, persuadé qu'il était que tous les autres dessinaient bien mieux !

Enfant il ne voulait pas devenir architecte, mais très rapidement il aime cette activité et comprend qu'on n'était jamais architecte, mais qu'on pouvait le devenir chaque jour un peu plus. Il qualifie cette activité, non comme un choix, mais « d'erreur heureuse. » Sans doute son père, exigeant avec lui-même et ambitieux pour ses enfants pensait-il que le fils pouvait, comme l'écrit l'architecte Claude Parent avec plein d'humour, « prétendre à un autre destin, comme diriger les Mines, forger l'industrie, fabriquer des autos et pourquoi pas... régner sur la France » ? Avec Roissy 1, c'est le grand démarrage d'une grande carrière avec l'invention des aérogares aux voies d'accès et équipements publics. C'est l'époque où bien des architectes veulent entrer dans ce monde cosmopolite d'aéroports.

Jamais il n'abandonne le côté humain et toujours son chemin le mène vers l'autre. *« L'architecte est le serviteur de son ouvrage. Je trouve plus de noblesse et de bonheur à servir quelque chose de beau qui est fait pour les autres qu'à commander à mon seul profit. »* C'est ainsi qu'il s'efforce partout de respecter les diverses cultures à travers les constructions qu'il mène. A propos de Djakarta par exemple, la construction d'une aérogare au faible budget, il annonce : *« J'ai décidé de faire une aérogare qui serait avant tout un jardin ressemblant aux villages que l'on survolerait en arrivant, des toiles de tuile émergeant de la verdure. »*

Pour Paul Andreu, sa grande satisfaction, après dix ans de travail et d'inquiétude, est l'édification de l'Opéra de Pékin : *« Il m'a fait, autant que je l'ai fait. »* J'emprunte à Laurent Petitgirard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-arts en 2019 cette description : *« ...Ce n'est pas un théâtre habituel, c'est un opéra qui nécessite que les spectateurs puissent parfaitement entendre et voir partout tout autour de la salle. »* Le souhait de l'architecte est de permettre à tous les visiteurs, à tous les passants, de le visiter et de s'y promener, même hors représentation. C'est pour lui, « un lieu de culture s'ouvrant sur le monde du rêve et de la fiction » avec l'espoir que tous les visiteurs puissent devenir un jour des spectateurs. Toujours la même attention aux gens : *« c'est en acceptant de se perdre qu'on se trouve et en voyant l'autre qu'on se découvre. »*

J'ai eu la chance d'apprécier les romans, essais, d'avoir écouté les enregistrements de cet homme, sources que j'ai voulu privilégier afin de le connaître. Il n'est pas incongru, pour moi, de faire de Paul Andreu un disciple des hommes de la Renaissance. Le dessin, la peinture, l'écriture, sont pour lui d'une égale importance et « il me faudrait, dit-il, plusieurs vies pour les assouvir. » Aux étudiants chinois, comme français, il donne ce conseil : « surtout nourrissez-vous de science, de littérature, de poésie... » Lui-même a toujours envie de s'écarter dès que possible de ses œuvres habituelles, même s'il a appris à aimer son métier avec force et passion et qu'il le pratique en fonction des préoccupations et conditions spécifiques aux divers projets. Pour ce boulimique d'activités diverses, le point de convergence de toutes ces passions, c'est le désir de comprendre le monde et d'offrir à toutes les catégories sociales la beauté. *« Je trouve plus de noblesse et de bonheur à servir quelque chose de beau qui est faite pour les autres. »*

C'est un inclassable, n'appartenant à aucune chapelle tellement l'esprit d'indépendance est en lui. « La liberté qui compte pour un artiste, ce n'est pas celle, extérieure, qu'on vous donne, mais la liberté intérieure qu'on acquiert seulement dans une lutte permanente contre soi-même. » Il n'a pas de réponse toute faite et ne croit pas à « ces théories d'architecture qui risquent de se transformer vite en idéologies. »

Ce n'est pas pour autant un homme du passé, tellement il est intemporel dans ses réflexions et actions. Il craint le développement de l'inculture, l'abandon de l'esprit critique, y compris

en architecture qu'il voit de plus en plus comme un amas d'images souvent répétitives assorties de jugements et commentaires souvent partiels et erronés. Il va jusqu'à fustiger certains comportements, les faiseurs d'histoires, les délateurs, les courtisans, les communicants ... « *Ne confions pas nos vies à ceux qui accumulent les lois et règlements, car même animés des meilleures intentions, c'est la recherche qu'ils étouffent, c'est la découverte qu'ils empêchent.* » Il déplore que les universités, en France mais aussi en Chine, ne soient guère des lieux ouverts, et l'inculture pour lui se développe par suite d'une spécialisation jugée par lui outrancière. « Ce qui passe d'un collègue à un autre, d'un scientifique à un artiste, d'un littéraire à un juriste, c'est au mieux un bavardage fait des mots qu'un temps la mode impose en les vidant de leur sens. » Il s'inquiète de l'évolution d'une société de plus en plus technique et technocratique. Il évoque le rôle du professeur face aux clics de souris et cite le poète irlandais William Butler Yeats : « *l'enseignement ne consiste pas à remplir un seau, mais à allumer un feu.* » Faire encore briller les yeux de l'enfant, de l'adolescent, de l'étudiant...par la culture, telle n'est-elle pas notre mission permanente ? « *N'acceptez jamais une réponse pour définitive* » dit-il aux futurs architectes !

Le jeudi 11 octobre 2018, l'architecte universel, l'homme de création permanente, variée et libre, à la fois ingénieur, poète, peintre, essayiste et romancier disparaît de la scène humaine. C'est hélas l'envol vers d'autres cieux. Mais il part comme l'oisillon de son enfance qu'il a, enfant, trouvé dans un champ et qu'il a soigneusement et longuement serré dans sa main, car le petit oiseau ne sait pas encore voler, jusqu'au moment où la mère de Paul lui demande de lever le bras et d'ouvrir la main et c'est l'envol. C'est l'image de l'artiste à la réalisation d'un projet, le temps long de la préparation, le bonheur de la réalisation et une certaine tristesse puisque le projet a pris fin et s'est envolé dans la mémoire. Tout a une fin, mais ce touche-à-tout brillant, inclassable et intemporel, manque déjà dans un monde quelque peu déshumanisé. Il avait tellement encore à faire et à donner. L'observateur attentif de notre siècle qui n'hésite pas à se projeter sur le futur associe volontiers deux mots à sa réflexion et à son action, liberté et création, et il précise, « *la liberté de création ne consiste pas à étaler son ego, à épater le bourgeois, ou à se prendre pour Dieu le père. La vraie création consiste à ajouter au monde quelque chose qui n'existait pas.* » Cela nous aide à réfléchir. Paul Andreu n'a plus de projets, c'est son dernier envol, lui qui a tant voyagé ! Je repense pourtant à cette phrase écrite en 1207 par un moine de l'abbaye de Saint Denis, nommé Ricord, « *Ne meurent et ne vont en enfer que ceux dont on ne se souvient plus.* » Faisons en sorte que la mémoire de la vie et de l'œuvre de Paul Andreu demeure vivace.

Lorsque vous passerez devant la Cité municipale à Bordeaux, lorsque vous prendrez l'avion à Roissy, visiterez le musée de Jakarta, ou en vous rendant au théâtre de Pékin...et en bien des endroits du globe, pensez à Paul Andreu. Cela lui aurait été agréable.

Conversation académique avec René Colonel (compte rendu) Etienne Lassailly



René Colonel à la villa Lawrance

Pour les Académiciens présents (ils étaient dix), René Colonel n'est pas un inconnu. On se souvient de cette belle après-midi d'automne où deux anciens ministres de la culture, Jack Lang et Jean-Jacques Aillagon, lui avaient remis les insignes de l'ordre des arts et des lettres. Nous étions sur le parvis du musée des beaux-arts et François Bayrou parlait. Un vol de grands oiseaux migrateurs nous a alors survolé. Notre confrère s'interrompt et cite les vers d'Aragon : Le ciel était gris de nuages, il y volait des oies sauvages/ Qui criaient la mort au passage, au-dessus des maisons des quais/ Je les voyais par la fenêtre, leur chant triste entraînait dans mon être/ Et je croyais y reconnaître du Rainer Maria Rilke. Poétique journée !

Mais il faut compléter la présentation de notre invité, ce que fait Marc Bélit. Après ses études d'architecture et l'IEP, il part aux Etats-Unis, à Chicago où il collabore dans un cabinet d'architecture puis à Madison, capitale de l'Etat du Wisconsin où il enseigne à l'Université.

Son exposé, illustré par la projection de magnifiques images (la fille de René est aux commandes de l'ordinateur), a pour objet de souligner les progrès réalisés depuis la Révolution dans la prise de conscience patrimoniale française et les actions législatives menées à bien. Le patrimoine monumental est fragile. Première évocation saisissante, le grand escalier de Versailles où l'escalier des Ambassadeurs, construit par l'architecte François d'Orbay et décoré par Charles Le Brun et détruit en 1752 sous le règne de Louis XV. Autre image : à Nîmes il reste quelques vestiges de la ville impériale mais que reste-t-il du village construit de brique et de broc au XVIIIe et qui se trouvait au milieu de l'amphithéâtre ?

Parmi les précurseurs, Louis Millin. En plein bouleversement révolutionnaire, cet érudit naturaliste découvre les antiquités, en fait une discipline et pose les fondements de la notion de Patrimoine. Inquiet du vandalisme révolutionnaire, il crée la commission des monuments en 1790. Le projet de ses antiquités nationales se situe dans le contexte créé par la mise à disposition de la nation, à l'automne précédent, des biens du clergé et par la prise de conscience des risques que leur fait courir leur aliénation en tant que biens nationaux. Sous la monarchie de juillet Prosper Mérimée, devenu inspecteur général des monuments historiques effectue un classement des monuments français (moins d'un millier sont recensés) et entreprend d'en restaurer certains. En Béarn, le château de Pau, la cathédrale de Lescar et la Tour Moncade d'Orthez sont classés. C'est le père fondateur et le principal initiateur de la politique nationale en matière d'étude et de conservation du patrimoine. On ne peut pas évoquer la mémoire de cet infatigable travailleur, érudit, écrivain et homme d'action sans mentionner Viollet-Le-Duc, l'autre figure emblématique de l'affirmation de l'action en faveur du patrimoine dans la France du XIXe. Saint-Sernin, Carcassonne, Pierrefonds, etc... il façonne le paysage monumental français et interprète le moyen-âge. D'où les polémiques liées aux réhabilitations, lorsqu'il s'agit de rétablir un monument dans selon des plans qui n'ont peut-être jamais existé !



Entretien avec René Colonel sur monument et Patrimoine

La loi du 31 décembre 1913, synthèses de lois antérieures, constitue à ce jour le fondement du dispositif de la protection et de la conservation du patrimoine monumental et mobilier. Les lois de 1941, relative à la préservation des sites archéologiques et de 1943, instituant une autorisation pour les travaux situés dans le champ de visibilité des monuments historiques complètent la protection du patrimoine français. La loi Malraux, relative à la restauration immobilière sur les secteurs sauvegardés a modifié le paysage urbain de la France. Enfin la loi de 2016, relative à la liberté de la création, à l'architecture et au patrimoine instaure le régime des sites patrimoniaux remarquables, les plans de sauvegarde et de mise en

valeur et les plans de valorisation de l'architecture et du patrimoine, tout cela avec l'aide active et vigilante des architectes de bâtiments de France.

L'hexagone compte plus de 44 000 monuments historiques dont plus de 400 dans notre département. C'est largement de quoi absorber les loisirs des Académiciens de Béarn, attentifs à l'histoire et à la beauté des sites.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ACADÉMIE

Le vendredi 21 avril s'est tenue au siège de l'Académie son Assemblée générale qui rassembla une vingtaine de personnes. Dans un climat à l'attention soutenue, le Président et le Secrétaire firent le bilan de l'année écoulée (2022) et le rapport du trésorier absent fut lu par le Secrétaire. Tous rapports votés à l'unanimité. (voir dernier envoi début Mai par Etienne Lassailly Secrétaire). De même le projet des manifestations prévues pour le centenaire occupa une large place dans cette réunion qui dura deux heures et fut aussi voté à l'unanimité.

Une coupe de champagne clôtura cette séance qui donna lieu à de bons et fructueux échanges.



AG de l'Académie de Béarn le 21 avril 2023

PROCHAINE CONVERSATION ACADEMIQUE :
Lundi 15 mai à 15h à la Villa Lawrance

Jean-Michel Treille

À la recherche d'un autre monde (éd. Ovidia)



Extrait : « Notre Monde est de plus en plus confronté aux dégâts de la croissance capitaliste libérale qui a assuré son développement depuis les années 1980. Cette croissance, qui s'est appuyée sur la production puis la consommation de masse en justifiant de surcroît la surveillance de masse, a généré, en effet, non seulement des inégalités sociales mises en exergue par la crise de la COVID 19, mais aussi de graves atteintes, peut-être irrémédiables, au capital naturel dont nous avons hérité (pollutions, diminution de la biodiversité, gaz à effet de serre et réchauffement climatique, etc.). De plus, en toile de fond, se pose la question de la vulnérabilité des systèmes et logiciels complexes de notre monde actuel, monde aux pieds d'argile, alors que nous sommes confrontés à la perspective d'une population mondiale censée s'accroître de plus de 2 milliards de personnes d'ici la fin du siècle. »

Jean-Michel Treille est à la fois un fin connaisseur des systèmes et des politiques du numérique en France et dans le monde, ce qui en fait un expert de ces questions en poste au commissariat général au Plan, mais c'est aussi un humaniste qui réfléchit aux conséquences que ces nouveaux organismes impliquent quant à la vie de l'homme en société complexe en y intégrant les menaces inhérentes à tout système qui peut à chaque instant prendre le contrôle de l'humain dans l'organisation.

Il se penche dans ce livre sur le moment de bascule que nous sommes en train de vivre. D'une part en analysant la suite logique de la mondialisation du capitalisme libéral avec ses conséquences en termes financiers, écologiques et en pointant à la fois la démultiplication du pouvoir de l'homme sur le réel mais aussi le risque systémique du mauvais emploi des outils mis à sa disposition à l'heure du "Big Data".

Le nouveau monde qui est le nôtre s'en trouve non seulement déboussolé mais confronté aux conséquences de l'épuisement des ressources, de la pollution, des dettes astronomiques et des risques majeurs.

En bon ingénieur des organisations complexes, il réfléchit à la question de savoir si nous pouvons encore rebâtir "un autre monde pour tous" et à quelle condition on pourra toujours parler du "bonheur des peuples" demain. On suit sa réflexion avec intérêt mais on remarque bien vite qu'en bon acteur du "Plan" et en bon "Français", il raisonne au sein de la logique étatique, celle d'un État stratège et chef d'orchestre du développement d'une partition à acteurs multiples. C'est une des tendances de la pensée actuelle, celle de vouloir reprendre son destin en main. Selon lui, Numérique et démocratie participative ne sont pas incompatibles loin de là, mais au contraire la condition d'une participation vraiment citoyenne.

CONFÉRENCE

Mercredi 17 mai à 15h au Parlement de Navarre

Thomas Gomart

Les ambitions inavouées : ce que préparent les grandes puissances
(éd. Tallandier)

THOMAS
GOMART

Les ambitions inavouées

*Ce que préparent
les grandes puissances*



Dans son très bon livre de géopolitique, le directeur de l'IFRI, Thomas Gomart nous dresse en une dizaine de chapitres et trois cartes un état géostratégique du monde qui permet de saisir les enjeux du moment avec une clarté saisissante.

Pour bien comprendre le monde, la France doit bien connaître ce que veulent et préparent les autres grandes puissances. L'Allemagne de Scholtz, la Russie de Poutine, La Turquie d'Erdogan, la Chine de Xi Jinping, les USA de Biden, comme se reconfigure l'Eurasie, comment le Royaume uni recherche une nouvelle alliance maritime intercontinentale avec les USA autour de l'Anglosphère.

Il pose aussi la question : qu'en est-il de l'Inde, désormais le pays le plus peuplé du monde ? Comment tous ces pays aux populations nombreuses abordent-ils le retour des empires, le conflit énergétique, l'urgence climatique, les enjeux de puissance et la guerre comme les mutations numériques et des innovations technologiques au rythme infernal du progrès et se demande « in fine »,

comment la France prend-elle conscience de ces enjeux, engluée qu'elle est dans ses conflits franco-français, sa dette abyssale et la manière d'en sortir si elle veut encore compter dans le monde à l'heure où l'Europe aussi s'interroge sur la légitimité de son poste au Conseil de sécurité des Nations Unies eu égard à son poids économique politique, démographique ?

Voilà bien les ingrédients d'une conférence qui s'annonce passionnante.

La Revue n°6 à paraître en juin L'Académie curieuse de notre société et de son temps,

Jean Marziou

De la poésie, de la géopolitique, de l'histoire sans oublier les livres et la littérature, ni les mémoires béarnaises : Autant dire que le sommaire de la 6^{ème} Revue de l'Académie de Béarn est riche de promesses d'intérêt.

Née de la mue du *Journal du confinement* qui pendant deux ans a mis l'Académie en mouvement d'échanges et de publications, le second numéro de la nouvelle Revue à paraître en juin prochain ouvre ses colonnes notamment à Jacques Le Gall, ancien maître de conférences en Littérature à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour qui nous invite à partir à la découverte de quelques-uns des *Territoires* échus à Jean Bégarie et transfigurés par Georges Saint-Clair. Un de ces grands rêveurs de qui Jean Dutourd a écrit qu'il est « l'un des plus forts, des plus délicieux que nous ayons eus depuis Toulet et Apollinaire ». Jacques Le Gall nous propose également quelques fragments de dialogue entre deux poètes, Alexis Arette-Lendresse, qui vient de disparaître, et Georges Saint-Clair.

Bernard Hourcade, éminent géographe au CNRS, spécialiste du monde iranien, revient pour l'Académie de Béarn sur la révolte des femmes et des jeunes qui a secoué la République islamique depuis septembre 2022. Il nous propose une analyse inédite sur une révolution culturelle ou politique ?

L'ancienne directrice de l'ENA, l'oloronaise Marie-Françoise Bechtel passe au crible une phénoménologie de la conscience béarnaise pour conclure que le Béarnais est un jacobin qui s'ignore.

Quels étaient les traits majeurs de Auguste Champetier De Ribes (1882-1947), une figure politique béarnaise de la Troisième République ? Philippe Dazet-Brun, professeur d'histoire contemporaine à l'Institut catholique de Toulouse, éclaire cette personnalité que l'on compare à Léon Bérard en disant : « Si Bérard est le plus parisien des Béarnais, Champetier de Ribes est le plus béarnais des Parisiens. »

Pour ce nouveau numéro de La Revue, Patrick Voisin nous propose l'histoire du Vert-Galant dans une friandise. Un hommage « gourmand et polisson » au Bon Roi Henri à déguster sans modération.

A ces travaux académiques du printemps, viennent s'ajouter la plupart des textes et contributions depuis septembre 2022 dans les différents numéros du Bulletin de l'Académie. Nous retrouverons ainsi les signatures habituelles des académiciennes et académiciens qui nous invitent à découvrir, à nous rappeler et à réfléchir au temps qui passe et à ses soubresauts.